

Le Chat Murr 86

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
SEPTEMBRE 2023 ISSN 2431-1979

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

La rime et la raison Bernard de Fontenelle

Le rédacteur des *Annales poétiques depuis l'origine de la poésie française* – j'ai sous les yeux le tome XXXII publié en 1785 – estime à propos de Bernard de Fontenelle (1657-1757) qu'« un goût sévère ne lui assignerait pas sur notre Parnasse un rang bien distingué ». Il parle, bien entendu, du poète, et ce n'est pas ce gentil couplet qui nous convaincra du génie poétique de l'auteur des fameux *Entretiens sur la pluralité des mondes* :

Quatre beaux yeux m'ont su charmer ;
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.
Deux sœurs, que je n'ose nommer,
Me tournent la cervelle :
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer ;
Mais je ne sais laquelle.

Le neveu de Thomas et Pierre Corneille – je note en passant que leur sœur, Marthe, mère de Bernard de Fontenelle, naquit, comme Blaise Pascal, en 1623 – ne manquait pas toutefois d'idées originales sur l'art poétique comme le montre sa *Description de l'Empire de la Poésie* que je vous propose de découvrir.



Photo Dominique Hoizey

LIRE PAGE 2

La plume au fil des pattes Antoinette des Houlières

LIRE PAGES 3-4

La démangeaison d'écrire selon Jean Ogier de Gombauld

LIRE PAGE 4

La rime et la raison

Bernard de Fontenelle

A peine le soleil commençait à descendre,
Au bocage déjà le berger va se rendre ;
Il se flatte qu'Iris, conduite par l'Amour,
Y pourra bien venir avant la fin du jour...

La lassitude accompagne bien vite la lecture des histoires de berger et de bergère contées par Bernard de Fontenelle, et ce n'est pas le *Discours sur la nature de l'églogue* qu'il a pris soin d'écrire pour éclairer ses contemporains (et nous, si l'on veut y prêter notre attention) qui en apaisera les effets : « Entendre parler de brebis et de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien qui puisse plaire : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres. » La vie de berger, hier comme aujourd'hui, n'a pourtant jamais été une sinécure ! Je doute que le public d'aujourd'hui applaudisse une tragédie comme *Thetis et Pelée* (1689). Elle a été inspirée à un jeune dramaturge de trente-deux ans par la fabuleuse union de la fille de Nérée avec le futur père d'Achille. Elle s'achève sans surprise par la solennelle annonce faite par Jupiter au bout d'une intrigue qui ne nous émeut pas beaucoup :

Je veux que votre hymen se célèbre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embellisse,
Et qu'une fête y réunisse
Les Dieux les plus puissants de la Terre et des Cieux.

Écrivain prolige, Bernard de Fontenelle nous a laissé une œuvre abondante touchant aux domaines les plus divers, traitant indifféremment du bonheur, de la théorie des tourbillons cartésiens, de l'instinct, des oracles, de l'existence de Dieu ou de l'origine des fables. J'ai choisi de vous faire lire des extraits de sa *Description de l'Empire de la Poésie* (1678).

Les rivières du pays de la Poésie

Extrait de *Description de l'Empire de la Poésie, Œuvres de Monsieur de Fontenelle*, nouvelle édition, tome neuvième, Paris, B. Brunet, imprimeur-libraire de l'Académie Française, 1758, p. 389-396.

Deux rivières arrosent le pays de la Poésie. L'une est la rivière de la rime, qui prend sa source au pied des montagnes de la rêverie. Ces montagnes ont quelques pointes si élevées, qu'elles donnent presque dans les nues. On les appelle les pointes des pensées sublimes. Plusieurs y arrivent à force d'efforts surnaturels ; mais on en voit tomber une infinité qui sont longtemps à se relever, et dont la chute attire la raillerie de ceux qui les ont d'abord admirés sans les connaître. Il y a de grandes esplanades qu'on trouve presque au pied de ces montagnes, et qui sont nommées les terrasses des pensées basses. On y voit toujours un fort grand nombre de gens qui se promènent. Au bout de ces terrasses sont les cavernes des rêveries creuses. Ceux qui y descendent, le font insensiblement, et s'ensevelissent si fort dans leurs rêveries, qu'ils se trouvent dans ces cavernes sans y penser. Elles sont pleines de détours qui les embarrassent, et on ne saurait croire la peine qu'ils se donnent pour en sortir. Sur ces mêmes terrasses sont certaines gens, qui ne se promenant que dans des chemins faciles, qu'on appelle chemins des pensées naturelles, se moquent également et de ceux qui veulent monter aux pointes des pensées sublimes, et de ceux qui s'arrêtent sur l'esplanade des pensées basses. Ils auraient raison, s'ils pouvaient ne point s'écarter ; mais ils succombent presque aussitôt à la tentation d'entrer dans

un palais fort brillant qui n'est pas bien éloigné. C'est celui de la badinerie. A peine y est-on entré, qu'au lieu de pensées naturelles qu'on avait d'abord, on n'en a plus que de rampantes. Ainsi ceux qui n'abandonnent point les chemins faciles, sont les plus raisonnables de tous. Ils ne s'élèvent qu'autant qu'il faut, et le bon sens se trouve toujours dans leur pensée.

Outre la rivière de la rime, qui naît au pied des montagnes dont je viens de faire la description, il y en a une autre nommée la rivière de la raison. Ces deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre, et comme elles ont un cours très différent, on ne les saurait communiquer que par des canaux qui demandent un fort grand travail ; encore ne peut-on pas tirer ces canaux de communication en tout lieu, parce qu'il n'y a qu'un bout de la rivière de la rime qui réponde à celle de la raison ; et de là vient que plusieurs villes situées sur la rime, comme le virelai, la ballade, et le chant royal, ne peuvent avoir aucun commerce avec la raison, quelque peine qu'on y puisse prendre. De plus, il faut que ces canaux passent par les déserts du bon sens, comme vous le voyez par la carte, et c'est un pays presque inconnu. La rime est une grande rivière dont le cours est fort tortueux et inégal, et elle fait des sauts très dangereux pour ceux qui se hasardent à y naviguer. Au contraire, le cours de la rivière de la raison est fort égal et fort droit, mais c'est une rivière qui ne porte pas toutes sortes de vaisseaux.

Il y a dans le pays de la Poésie une forêt très obscure, et où les rayons du soleil n'entrent jamais. C'est la forêt du galimatias. Les arbres en sont épais, touffus, et tous entrelacés les uns dans les autres. La forêt est si ancienne, qu'on s'est fait une espèce de religion de ne point toucher à ses arbres, et il n'y a pas d'apparence qu'on ose jamais la défricher. On s'y égare aussitôt qu'on y a fait quelques pas, et on ne saurait croire qu'on se soit égaré. Elle est pleine d'une infinité de labyrinthes imperceptibles, dont il n'y a personne qui puisse sortir. C'est dans cette forêt que se perd la rivière de la raison.

La plume au fil des pattes

Antoinette des Houlières

Je n'oserai pas dire que la poésie d'Antoinette des Houlières ou Deshoulières (1637-1694) a atteint les nues, mais à la lire – on doit à Catherine Hémon-Fabre et Pierre-Eugène Leroy une édition moderne de ses poésies complètes¹ – je ne vois rien à trancher de l'opinion émise par l'abbé Claude-François Lambert (1705-1765) dans sa fameuse *Histoire littéraire du règne de Louis XIV* : « Cette dame dont le nom seul fait l'éloge, et qui par la beauté de son génie fut un des plus grands ornements de son siècle, porta l'excellence de la poésie française au plus haut degré de perfection [...]. L'élévation et la noblesse des sentiments, la délicatesse et les grâces de l'expression, l'harmonie et la disposition des rimes, et généralement enfin toutes les beautés que l'on peut rechercher dans un ouvrage de poésie, se trouvent réunies dans ceux de Madame des Houlières.² » Elle a de nos jours inspiré un chanteur comme Jean-Louis Murat (1952-2023).³

Le Chat Murr, lui, est tombé sous le charme de Grisette, chatte de Mme des Houlières, et il partage, bien entendu, les sentiments de Tata, chat de Mme la marquise de Monglas, pour Grisette :

J'ai reçu votre compliment.
Vous vous exprimez noblement ;
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les gouttières.
Que je vous trouve d'agrément !
Jamais chatte ne fut si belle ;
Jamais chatte ne me plut tant...⁴

Elle plait aussi à Cochon, chien de M. le Maréchal de Vivonne : « Ah ! qu'il me serait doux, / Ma chère Grisette, ma mie, / D'établir promptement un commerce avec vous...⁵ » La réponse ne se fait pas attendre : « Vous pensez par un compliment / Pouvoir devenir mon amant, / Quoique vous soyez chien, et quoique je sois chatte, / Vous vous abusez lourdement.⁵ » Cochon en prend son parti :

Je me le tiens pour dit, à quoi bon s'obstiner
Contre un amour infortuné ?
Il vaut bien mieux t'abandonner
À ta maudite destinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs,
Va sur les toits après tes miauleurs,
Faire un sabbat de tous les diables...⁷

« Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'est sacré. / Devant vous rien ne trouve grâce, / Vous déchirez tout...⁸ ». Miaou !

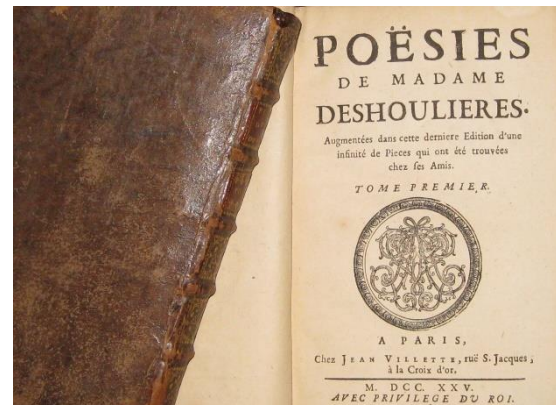


Photo Dominique Hoizey

📖 1. Antoinette des Houlières, *L'enchantement des chagrins*, poésies complètes, édition établie par Catherine Hémon-Fabre et Pierre-Eugène Leroy, Bartillat, 2005. 2. *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, par M. l'Abbé Lambert, tome troisième, Paris, 1751, livre neuvième, p. 37. 3. Isabelle Huppert et Jean-Louis Murat, *Madame Deshoulières*, Le Label, 2001. 4. Antoinette des Houlières, *op. cit.*, p. 31. 5. *Ibid.*, p. 54. 6. *Ibid.*, p. 57. 7. *Ibid.*, p. 59. 8. *Ibid.*, p. 61.

La démangeaison d'écrire selon Jean Ogier de Gombauld

Jean Ogier de Gombauld (1576-1666), gentilhomme et académicien, est connu pour ses épigrammes qui ne manquent pas de saveur. Il s'en prend ainsi à cette curieuse maladie dont on peut constater encore aujourd'hui les effets, la démangeaison d'... écrire :

Chacun s'en veut mêler ; et pour moi je m'étonne
De voir tant d'écrivains, et si peu de lecteurs ;
Je ne sais quel espoir abuse mille auteurs :
Tel pense écrire à tous, qui n'écrit à personne.

秋天来了，中国的秋天

C'est l'automne, l'automne chinois

La saison est belle, – à ne pas s'en étonner. C'est l'automne, l'automne chinois, vanté des voyageurs. Pas de pluies, pas de vent, – ni jaune ni blême, pas de chaleurs et pas de froid – un obstiné ciel pur, – oh ! ce bleu de Chine – durant les trois mois...

Victor Segalen

LE CHAT MURR VOUS INVITE EN CHINE DANS SES TROIS PROCHAINS NUMÉROS



Photos Dominique Hoizey